jorng jam
kong vollak

immanences
éditions
collection
mekong series
par / by
christian
caujolle
5

Chaque exemplaire de Jorng Jam, cinquième volume de la collection Mékong, comprend huit tirages photographiques réalisés par Anne-Lou Buzot au chromopalladium sur papier Bergger COT 320, dont un rehaussé à la couleur or par Kong Vollak.

L'ensemble est numéroté, signé et titré par l'artiste.

Les textes, composés en caractères Baskerville et Helvetica Neue par Florent Fajole, ont été imprimés en digigraphie sur sur papier Hahnemühle Photo Rag Duo 276 g.
Les vignettes de titrage ont été imprimées sur papier Labora par Nestor Ljutjuk, sur les presses typographiques de Tallina Paberikoda, à Tallinn.

Il a été tiré de cette édition originale treize exemplaires, dont huit numérotés de 1 à 8 et cinq hors commerce numérotés de I à V.
Les coffrets ont été confectionnés par Justine Delval, à Arles.

Edition bilingue Français / Anglais.
Traduction anglaise de Karine Leroux.

Format des tirages : 27 cm x 39 cm
Format du portfolio : 30 cm x 40 cm

kong vollak
jorng jam

immanences
éditions
collection
mekong series
par / by
christian
caujolle
5

editio princeps

2021, paris

—

Prix : 8000 euros

immanences-editions.com
contact@immanences-editions.com
+33 (0)7 81 67 96 92

Jorng Jam, Kong Vollak
Christian Caujolle

Ou Savat pense être né en 1945. Il ne sait pas précisément car, à cette époque, l'état civil était embryonnaire et, de toutes façons, toutes les archives administratives ont été détruites durant la période Khmer Rouge. Ou Savat porte beau et continue à exercer à Phnom Penh la profession de médecin : dans un pays où le système de santé est encore fragile, on n'abandonne pas ce qui est une forme d'engagement. Ou Savat est né dans une famille d'agriculteurs, dans la province de Prey Veng, à l'Est de Phnom Penh, sur l'autre rive du Mékong. Dans cette région dont la forêt qui lui a donné son nom a progressivement disparu pour laisser place à l'agriculture, la population est dense mais les ressources nombreuses. Ce qui explique que la famille de Ou Savat, relativement aisée se rendait assez régulièrement en ville, à Prey Veng, capitale régionale, voire à Kampong Cham, capitale de la province voisine où vit une importante communauté musulmane, et même à Phnom Penh où résidait une partie de la famille. C'est dans ces trois villes que, alors qu'il était encore bébé, il fut photographié avec ses proches dans un studio. Plus tard, on le voit dans des portraits de famille, puis une photo d'identité montre un adolescent aux cheveux mi-longs avant que, quelques années plus tard, le tout jeune homme se fasse photographier en parfaite tenue de hippy, pantalons à pattes d'éléphant, bandana dans les cheveux longs et besace en bandoulière. Des images qu'il colla, ainsi que des portraits de sa petite sœur, dans un cahier aux pages lignées.

Quand, dans les années soixante-dix, la guerre civile devint de plus en plus intense et que les Khmers Rouges approchèrent de Phnom Penh, la famille, comme tant d'autres Cambodgiens, se réfugia dans la capitale, chez des amis, des membres de la famille, des connaissances. Et, lorsqu'il fut évident que Phnom Penh allait tomber, ils enterrèrent leur argent, quelques bijoux et les photographies bien profond dans le sous-sol de la maison qui les hébergeait. Car tout cela était extrêmement dangereux et les désignait aux yeux des communistes radicaux comme des ennemis du peuple et les photographies elles-mêmes étaient la preuve d'un esprit bourgeois qu'il fallait éradiquer. Le 17 avril 1975, après l'entrée des troupes de Pol Pot dans la ville, Ou Savat et sa famille, comme tous les habitants, durent quitter Phnom Penh qui demeura vide durant presque quatre ans. Direction la campagne, les camps, les travaux forcés. Le jeune homme survécut. D'autres membres de sa famille disparurent dans la tourmente. Quand il rentra à Phnom Penh, il se rendit dans la maison qui l'avait accueilli avant la tragédie et creusa le sol. Il constata bien vite que quelqu'un était passé avant lui. Effectivement, les nouveaux maîtres

avaient exploré les sous-sols de toutes les maisons de la capitale, faisant main basse sur tout ce qui avait de la valeur. Pécuniaire, évidemment. Il n'y avait plus ni argent ni bijoux. Mais il y avait toujours les sept photographies. Un trésor inestimable pour le jeune homme. La seule chose qui restait de ses années d'enfance et de jeunesse, la seule chose qui subsistait du temps du bonheur.

Ou Savat, généreusement, accepta de confier à Kong Vollak ces images, ainsi qu'une huitième le montrant, après la guerre, posant allongé devant le grand temple d'Angkor Wat, lors de cette première visite que tant de Cambodgiens effectuèrent comme pour renouer avec un passé millénaire qui pouvait leur permettre de conjurer les horreurs récentes, panser les plaies à vif. Il accepta après que le jeune artiste, né en 1983, formé à la sculpture et aux arts visuels à l'Université Royale des Beaux-Arts de Phnom Penh, lui ait montré le travail qu'il avait entrepris. C'est sur des photos de sa propre famille que celui qui partage son temps entre l'enseignement artistique dans des collèges et sa propre création, essentiellement des dessins représentant des architectures inventées, rêvées, ou des interprétations d'architectures marquées par l'histoire, a commencé, en 2015 le projet qu'il intitule *Jorng Jam* (mémoire en Khmer).

Dans le cadre d'un projet collectif sur la mémoire – qui reste l'un des thèmes récurrents de la création contemporaine au Cambodge – Vollak a commencé par questionner sa mère :

« Elle ne m'avait jamais parlé de la période Khmer Rouge, et je voulais savoir comment elle l'avait vécue. Chez moi, il y a très peu de photos, en fait deux seulement de ma mère. Une est un portrait d'identité, qui date des années quatre-vingt, juste après. Et une autre, en mauvais état, pliée, la montre jeune fille posant avec sa sœur. Ma mère est peu expansive et ne montre pas ses sentiments. Pour trouver un moyen de commencer à parler, je lui ai montré cette photo et, à ma grande surprise, elle s'est mise à pleurer, à sangloter, vraiment bouleversée. Et là, sa parole s'est libérée, un flot, incroyable. Elle m'a expliqué qu'elle était allée à la ville avec sa sœur, qu'elle avait acheté une nouvelle robe, qu'elle s'était fait maquiller pour aller chez le photographe. J'ai alors vu à quel point cette photographie était importante pour elle. Et, sachant à quel point elles sont rares, j'ai décidé de les considérer comme des trésors et de les enrichir avec de la peinture dorée sur une partie de l'image. Quand j'ai à nouveau montré à ma mère la reproduction aux apparences désormais précieuses de son portrait, elle s'est à nouveau mise à parler. Au moment de l'arrivée des Khmers Rouges, elle avait brulé toutes les photos mais n'avait pas résisté à conserver celle-là. Elle l'avait pliée en quatre et dissimulée dans son baluchon de vêtements. Plus tard, quand un soldat l'avait trouvée en la fouillant pour chercher de l'argent ou des bijoux, il avait dit que, heureusement, il n'y en avait qu'une et que donc ce n'était pas trop grave et l'avait laissée ».

Vollak veut continuer ce travail, enrichir de peinture à l'or une mémoire rare. Il sollicite ceux et celles qui ont encore des photographies, avec une prédilection pour celles qui datent d'avant le cauchemar. Parce que *« souvent, c'est tout ce qui reste de personnes qui ont disparu pendant les années Khmers Rouges »*. Certaines de ces photographies ont été dégradées par leur séjour sous terre – ou par la mousson, l'humidité étant terrible pour les photographies – et ont perdu partiellement leur gélatine et laissent des images lépreuses. L'artiste les transforme en icônes, leur donne une dimension de tableau religieux, voire mystique dans un pays et une culture qui ignorent totalement ce genre de représentation ou de figuration. La peinture religieuse est au Cambodge presque exclusivement constituée de fresques qui, dans les pagodes, content dans des couleurs vives la vie de Bouddha. Les arts traditionnels majeurs sont la sculpture et la danse, pas les tableaux, encore moins la photographie.

La force profonde de ce travail réside dans le fait qu'il ne se préoccupe pas prioritairement d'esthétique, même s'il réussit à imposer une proposition visuellement cohérente, non décorative, qui fait sens par le propos qu'elle véhicule. *« J'ai fait cela, aussi, parce que dans une famille, en me montrant des photographies, on m'a dit qu'elles étaient plus précieuses que de l'or »*. Mémoire inespérée qui défie le temps et l'histoire, ces fragiles rectangles de carton véhiculent une nécessité du souvenir et leur enrichissement plastique, qui les verse dans une catégorie atypique pour la culture qui les a produits, nous invite au silence, au recueillement, à la méditation.

Kong Vollak

Né à Phnom Penh le 25 septembre 1983, Kong Vollak est un des artistes contemporains cambodgiens qui pratique essentiellement les œuvres sur papier et la sculpture. Après ses études secondaires au lycée (Phrea Yu kun Tor High School), il se forme à l'Université Royale des Beaux Arts dans le département de sculpture d'où il sort diplômé en 2006 après quatre années d'études. L'année suivante, il obtient son diplôme de pédagogie au National Institute of Education.

Il travaille principalement au fusain, à l'encre et au crayon à mine graphite pour figurer des architectures complexes qui questionnent le développement et la mémoire des villes. Ces planches, parfois de grand format, sont un écho des mutations anarchiques de la capitale dans laquelle – alors qu'elle se caractérisait par son organisation horizontale – poussent de hauts buildings pendant que des enchevêtrements de fils électriques rythment l'espace public. On retrouve ces motifs dans les gravures et lithographies qu'il réalise régulièrement et qui sont un bon exemple de la maitrise technique qu'il a acquise lors de sa formation. Ses sculptures, souvent réalisées en fils métalliques, au moyen de ressorts ou de matériaux trouvés, reprennent ces thématiques urbaines déstructurées, fragilisées, déséquilibrées.

La photographie qu'il a apprise d'abord auprès de Stephan Janin et qu'il pratique avec parcimonie, d'abord en argentique, aujourd'hui en numérique, l'a vu participer à un projet collectif autour de la ville littorale de Kep pour lequel il a produit des natures mortes avec des jouets qui attirent l'attention sur les questions d'environnement et de pollution. Depuis 2015, il développe la série *Jorng Jam/Mémoire* pour laquelle il rehausse à la peinture dorée des photographies de famille, certaines datant de l' « âge d'or » des années soixante et soixante-dix, avant la tragédie Khmer Rouge. Cette préoccupation pour l'histoire et la mémoire traverse toute son œuvre et en constitue le fondement.

En 2007, il créée avec cinq autres artistes (Vandy Rattana, Heng Ravuth, Khvay Samnang, Lim Sokchanlina, and Vuth Lyno) le groupe *Stiev Selapak* – Les rebelles de l'Art – qui ouvrira une galerie indépendante, la seule gérée par des artistes et donnera naissance à l'actuelle galerie d'art contemporain – et de formation – indépendante Sa Sa Bassac.

Il a exposé dès 2003, à l'Université Royale des Beaux-Arts puis, entre autres, au Centre Culturel Français, à Java Arts (galerie de référence de la capitale) et considère que son exposition la plus importante a eu lieu à Sala Arts. On peut également citer sa participation à *Cambodia: Looking Back on the Future*, The Flinn Gallery, New York City, USA ; *Invisible*

Conversations, Java Art Gallery, Phnom Penh, Cambodia (2017) ; *Histories of Future*, National Museum, Phnom Penh, Cambodia ; *Silhouettes of Tomorrowland*, the Asia Foundation, Phnom Penh, Cambodia (2016) ; *Jorng Jam I*, Bophana Center, Phnom Penh, Cambodia (2014) ; *Jorng Jam II*, Logan Art Gallery, Queensland, Australia (2015) ; *Phadeth*, Bliss on Bliss Art Studio, in Queen, New York City, USA (2013), ainsi que sa participation avec 30 photographies repeintes de *Jorng Jam* à la dixième édition de Photo Phnom Penh en octobre 2019.

Egalement commissaire d'exposition, il a été entre autres responsable en 2008 et 2009 du Mekong arts and culture project. Il a participé à de nombreux échanges avec des artistes étrangers durant des festivals ou des résidences comme à l'atelier Theertha International Artists à Kandy au Sri Lanka (2008) et à l'Asian Cultural Center (ACC) de New York, États-Unis (2011) ; et il a participé à Art Camp, UNESCO Andorre (2018).

Il a remporté en 2013 la médaille de bronze de la sculpture aux Jeux de la Francophonie, en France.

Tout en poursuivant ses travaux de dessin, sculpture, gravure et photographie, il enseigne dans des lycées, à Phnom Penh et en proche province, et est très attaché à l'idée et à la nécessité de la transmission.